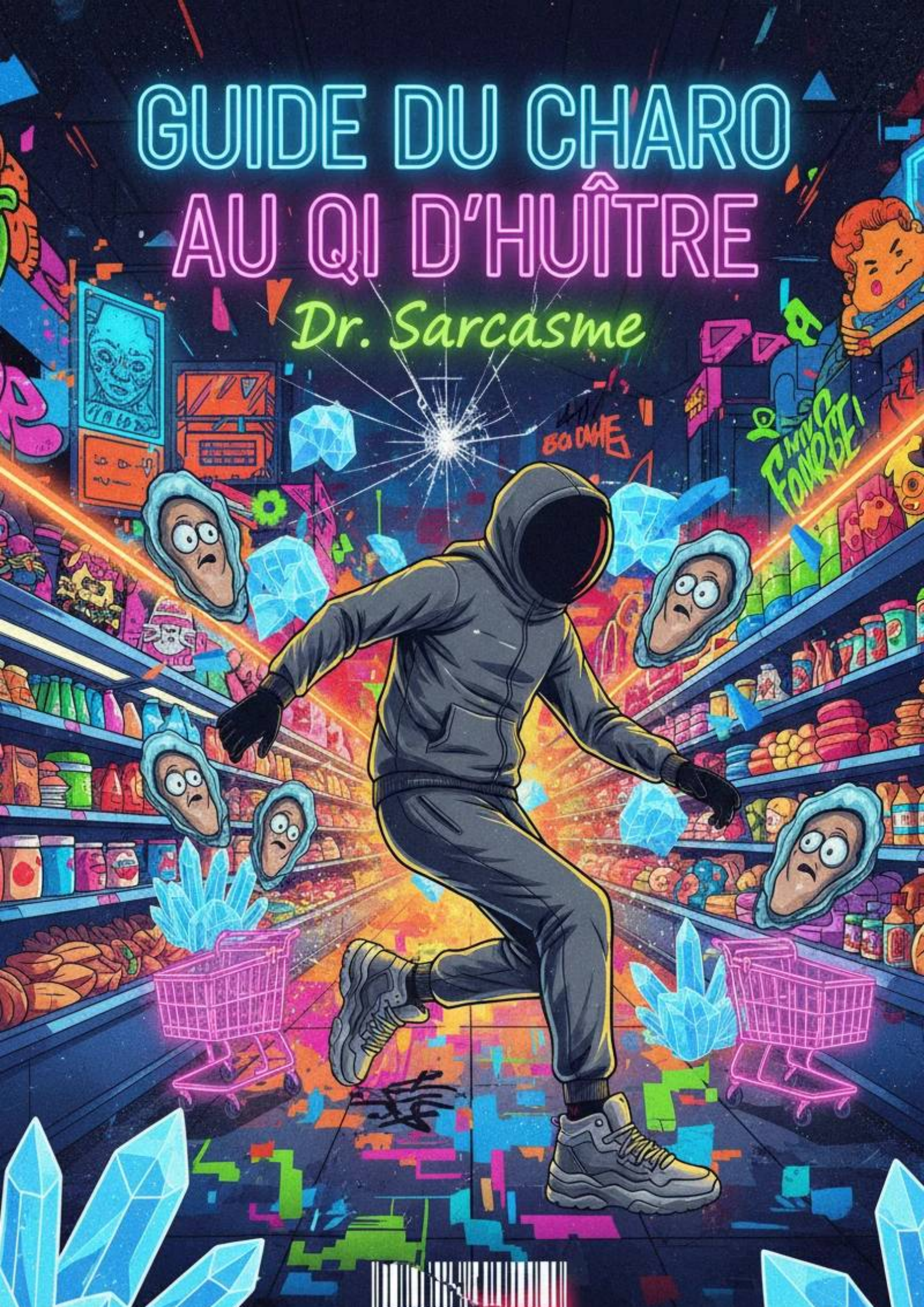


GUIDE DU CHARO AU QI D'HUÎTRE

Dr. Sarcasme



Guide du charo au QI d'huître

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Look 'Full Tech-Fleece' : L'uniforme de la chasse	4
Chapitre 2 : Le 'Wesh Mademoiselle' : Une analyse acoustique	8
Chapitre 3 : La Technique de la Sangsue : Suivre une proie sur 4 kilomètres	12
Chapitre 4 : L'Alphabet du Charo : Un vocabulaire de 12 mots	17
Chapitre 5 : L'Emoji Flamme : Le summum de la séduction digitale	22
Chapitre 6 : La Logique du TMAX : Faire du bruit pour compenser le vide	26
Chapitre 7 : Le Virage à 180° : De 'Ma Princesse' à 'T'es moche de toute façon'	30
Chapitre 8 : L'Art du Mytho : PDG d'une boîte qui n'existe pas	34
Chapitre 9 : La Photo de Profil 'Mains sur le volant' : Le prestige du leasing	38
Chapitre 10 : Le Concept du '06' : Pourquoi ce chiffre est devenu mythologique	42
Chapitre 11 : Le Date au 'Grec' : Romantisme à la sauce samouraï	46
Chapitre 12 : Conclusion : Pourquoi l'huître est plus évoluée	51

Chapitre 1

Le Look 'Full Tech-Fleece' : L'uniforme de la chasse

Regardez-le bien. Observez cette silhouette aérodynamique qui fend l'air lourd d'un centre commercial un samedi après-midi. On dirait un cosmonaute qui a raté le décollage pour Mars et qui a fini par s'échouer au rayon surgelés du Leclerc. C'est le porteur de Tech Fleece. Dans le milieu de la prédation sociale de bas étage, on appelle ça « l'uniforme de la chasse ». Mais attention, on ne parle pas de la chasse à courre avec les chiens et les cors de brume, on parle de la chasse au contact visuel désespéré, de la traque à la validation féminine qui se termine systématiquement par un vent thermique de force 12.

Le Tech Fleece, pour ceux qui ont la chance d'avoir une vie sexuelle et un compte épargne, c'est ce survêtement Nike à 200 euros l'ensemble, conçu à l'origine pour les athlètes de haut niveau qui ont besoin de rester au chaud entre deux sprints. Sauf que dans le cas de notre sujet — appelons-le Kévin-Rayane, pour des raisons de précision statistique — le seul sprint qu'il effectue, c'est celui qui le mène de son canapé à la porte d'entrée quand le livreur Deliveroo arrive avec ses tacos triple viande.

Pourquoi dépenser le quart d'un SMIC dans un pyjama en polyester structuré ? Parce que le charo au QI d'huître est convaincu d'une chose : le vêtement fait le prédateur. Il pense que cette armure de molleton gris chiné lui donne un air de ninja urbain, de guerrier des temps modernes prêt à bondir sur l'opportunité (ou sur une mineure qui attend son bus). En réalité, il ressemble juste à un marshmallow qui aurait eu une altercation avec une fermeture éclair de trop.

Analysons la structure du spécimen. Le Tech Fleece n'est pas un vêtement, c'est une déclaration d'incapacité cognitive. Regardez cette profusion de poches zippées. Il y en

a partout. Sur la poitrine, sur la cuisse, peut-être même une cachée dans la doublure pour ranger le dernier neurone qui se bat en duel. À quoi servent ces poches ? Kévin-Rayane n'a pas de clés de voiture, il a un pass Navigo. Il n'a pas de portefeuille, il a une carte de retrait Lydia et trois tickets de jeu à gratter perdants. Ces poches sont des abîmes de vide, des métaphores textiles de sa conversation.

Et cette capuche. Oh, la capuche. Rigide, sculptée, elle reste dressée sur la tête même s'il n'y a pas un pet de vent. C'est l'aileron du requin de caniveau. Le charo pense que cela lui donne un regard ténébreux, une aura de mystère. "Qui est cet homme caché sous ce coton déperlant ?" se demande-t-il, s'imaginant être le héros d'un clip de drill. La réponse de la gent féminine est plus prosaïque : "C'est qui ce mec qui a l'air de vouloir braquer un Decathlon alors qu'il est juste venu acheter un Ice Tea ?"

Le problème fondamental du Look "Full Tech-Fleece", c'est qu'il envoie un signal contradictoire à la cible. D'un côté, tu veux projeter une image de "mec de la rue" un peu dangereux, un peu mystérieux, le genre de type qui "gère les affaires". De l'autre, tu portes littéralement un jogging. Tu es habillé pour faire la sieste ou pour courir le 100 mètres, mais tu es assis au Starbucks en train de siroter un Frappuccino à la vanille en attendant que ton ex te débloque sur Instagram. C'est l'oxymore vestimentaire ultime.

Mesdames, messieurs du public, imaginez la scène. Kévin-Rayane repère une proie. Il ajuste sa sacoche Lacoste (le complément indispensable, porté en bandoulière comme un gilet pare-balles de chez Wish) et il s'approche. Sa démarche est un chef-d'œuvre de la physique : il marche comme s'il avait deux pastèques invisibles sous les aisselles et une crampe permanente au mollet. C'est le "Charo Walk". Dans sa tête, il est Drake à Toronto. Dans la réalité, il est un pigeon de la place de la République qui essaie de ne pas trébucher sur ses propres lacets de TN.

Il aborde. Le premier mot sort de sa bouche, souvent un "Wesh" ou un "Excuse-moi" prononcé avec une intonation qui suggère qu'il est en train de s'étouffer avec son

propre ego. À cet instant précis, le verdict tombe. Le regard de la femme balaye l'individu en 0,4 seconde. Elle voit le gris souris, elle voit la fermeture éclair thermocollée, elle voit l'absence totale de structure vertébrale compensée par du tissu synthétique. C'est le "Recalage Visuel Instantané" (RVI).

Le RVI est une science exacte. En s'habillant comme s'il allait commettre un méfait mineur ou participer à une séance de musculation qu'il ne fera jamais, le charo au QI d'huître se tire une balle de Nike Air dans le pied. Il se présente comme un produit standardisé, une version Wish d'un rappeur qui a déjà fait faillite en 2019. Il n'a aucune individualité. S'il y a un coup de vent dans le centre commercial, on peut en perdre dix d'un coup, on ne verra pas la différence. Ils sont interchangeables. Ils sont la "Grisaille Humaine".

Et parlons de l'hygiène de ce costume. Le Tech Fleece est une éponge à odeurs. Après trois jours passés à "zoner" (terme technique pour dire "attendre que le temps passe en regardant des stories de types encore plus cons que soi"), le vêtement développe une signature olfactive unique : un mélange de tabac froid, d'Invictus de Paco Rabanne contrefait et de frustration sexuelle latente. C'est un répulsif naturel plus efficace que la citronnelle contre les moustiques.

Pourtant, malgré l'accumulation de râteaux, malgré le fait que même les vigiles de la Fnac le surveillent plus par pitié que par suspicion, le charo persiste. Il croit au pouvoir de l'ensemble. Il pense que si le gris n'a pas marché, c'est peut-être le bleu électrique qui fera tomber les barrières. Il ne comprend pas que le problème n'est pas la couleur du tissu, mais ce qu'il y a dedans : un vide sidéral enveloppé dans du coton de haute technologie.

Le plus tragique reste l'aspect financier. Le charo est prêt à s'endetter sur trois générations de micro-crédits Cofidis pour s'offrir la dernière collection. Il mange des pâtes au beurre pendant un mois pour ressembler à un figurant de clip de Jul. C'est une stratégie d'investissement digne des plus grands génies de la finance : dépenser

tout son argent pour paraître riche auprès de gens qui savent que tu es pauvre, tout en essayant de séduire des femmes qui ne sortiraient avec toi que si tu étais le dernier homme sur Terre (et encore, elles envisageraient sérieusement l'abstinence ou le clergé).

En conclusion, si vous croisez un spécimen en Full Tech-Fleece, ne riez pas trop fort. C'est un animal fragile. Il est convaincu qu'il est en mission de séduction tactique alors qu'il est juste en train de faire une démonstration publique de son manque total de goût et de personnalité. C'est l'uniforme officiel de ceux qui ont abandonné l'idée de plaire par l'esprit et qui espèrent que le logo à virgule fera tout le travail de charisme à leur place. Spoiler : la virgule ne fait que souligner la fin de la phrase. Et la phrase, c'est : "Désolée, je suis pressée."

Le massacre continue, et il porte une capuche grise.

Chapitre 2

Le 'Wesh Mademoiselle' : Une analyse acoustique

Imaginez, si vous le voulez bien, que nous sommes dans un laboratoire de haute sécurité. Derrière une vitre blindée de quarante centimètres d'épaisseur, nous avons placé un spécimen rare de *Charos Moronus*, vêtu de son habituel survêtement en nylon qui crépite à chaque mouvement, générant assez d'électricité statique pour alimenter un petit village de la Creuse. Aujourd'hui, nous n'allons pas étudier son incapacité chronique à accorder les participes passés, mais bien son arme de destruction massive la plus redoutable : le signal sonore.

L'acoustique est une science exacte. Le son se déplace à 340 mètres par seconde. Mais le « Wesh Mademoiselle », lui, voyage à la vitesse de la honte pure, franchissant la barrière du son et du bon goût en une fraction de seconde pour venir s'écraser contre le tympan de sa victime comme un pigeon s'éclaterait contre une baie vitrée propre.

Analysons la structure harmonique de cette onde de choc. Le « Wesh » n'est pas une salutation. C'est un sonar de poche pour les individus dont le cerveau est une pièce vide où les idées résonnent sans jamais trouver d'obstacle. Phonétiquement, cela commence par une consonne labio-vélaire voisée (« W ») qui demande une projection d'air soudaine, très proche du bruit que fait un pneu de trottinette électrique qui crève. C'est un appel de phare auditif. C'est le cri du prédateur de bas étage qui essaie de tester la profondeur de la zone pour voir s'il y a un écho. Si vous répondez, l'écho confirme au spécimen qu'il existe. Si vous ne répondez pas, il augmente le volume, persuadé que le problème est technique et non social.

Puis vient le « Mademoiselle ». Ah, le « Mademoiselle » du charo... C'est ici que la

physique acoustique rejoint la tragédie grecque. Dans la bouche d'un être humain normal, c'est un mot de quatre syllabes. Dans la bouche d'un charo, c'est une matière élastique et poisseuse qu'il étire jusqu'à l'agonie. Le « elle » final n'est jamais net. Il traîne. Il bave. C'est une voyelle prolongée qui redescend dans les graves, une sorte de dégeulando chromatique qui indique que l'énergie cérébrale du locuteur est en train de chuter drastiquement à mesure que la phrase avance. On dirait le bruit d'une cassette VHS qu'on rembobine dans un lecteur encrassé.

Pourquoi cette agression sonore est-elle comparable à une alerte incendie ? Parce que le cerveau féminin, après des millénaires d'évolution, a développé des récepteurs spécifiques pour les dangers imminents. Le craquement d'une branche dans la forêt ? Danger. Le sifflement d'un serpent ? Danger. Le « Wesh Mademoiselle » à la sortie du métro ? Alerte rouge, évacuation immédiate, confinement, priez pour vos ancêtres.

Ce n'est pas une invitation au dialogue. C'est une pollution sonore qui possède la même signature acoustique qu'un détecteur de fumée dont la pile est morte et qui bippe toutes les trente secondes pour vous rappeler que la vie est une souffrance. C'est un son qui ne cherche pas à communiquer une information, mais à marquer un territoire par la nuisance. Le charo s'exprime comme un chien pisse sur un poteau : il n'espère pas que le poteau lui réponde, il veut juste que tout le monde sache qu'il est passé par là.

D'un point de vue purement scientifique, on peut se demander pourquoi ce cri de ralliement n'a pas été éradiqué par la sélection naturelle. Normalement, un animal qui signale sa présence de manière aussi bruyante et inefficace finit par se faire manger par un prédateur ou, au moins, par mourir seul sans se reproduire. Mais le charo bénéficie d'une anomalie statistique : il compte sur le fait que, sur dix mille « Wesh Mademoiselle » hurlés dans le vent, il y aura peut-être, un jour, par un alignement de planètes miraculeux ou une surdose de fatigue mentale, une pauvre âme qui tournera la tête. C'est la stratégie marketing du spam par mail : on sait que c'est nul, on sait

que personne ne veut acheter de Viagra bleu à 2 euros, mais si on en envoie trois milliards, il y aura bien un retraité distrait pour cliquer.

C'est ici que nous devons introduire notre championne de la dignité : l'huître.

Mesdames et messieurs, l'huître a un QI équivalent à celui du charo (et encore, je soupçonne l'huître d'avoir des notions de géopolitique plus solides), mais elle possède une vertu qui fait cruellement défaut à notre sujet d'étude : elle sait quand fermer sa gueule. L'huître est le paroxysme de la discrétion élégante. Elle reste dans son coin, elle filtre l'eau, elle ne demande rien à personne, et surtout, elle ne tente pas d'interpeller les passantes avec une voix de crécelle enrhumée.

Si l'huître est dans une situation de stress, elle se referme. Si le charo est dans une situation de stress (c'est-à-dire dès qu'il doit aligner trois mots), il produit du bruit. C'est une réaction chimique de compensation. Puisqu'il n'y a rien à l'intérieur du crâne pour occuper l'espace, il essaie de remplir l'espace extérieur avec des ondes sonores de basse qualité. Plus le vide interne est abyssal, plus le volume externe doit être élevé. C'est la loi de la thermodynamique de la bêtise : le son produit est inversement proportionnel à la pertinence du propos.

Imaginez une seconde une huître qui se mettrait à crier sur les baigneurs. « WESH LE SURFEUR ! T'AS PAS UN 06 ? » Ce serait absurde, n'est-ce pas ? On appellerait immédiatement l'institut de biologie marine pour signaler une mutation monstrueuse. Et pourtant, nous tolérons que des individus en survêtement brillant fassent exactement la même chose sur le pavé des villes.

L'analyse acoustique révèle également un phénomène fascinant : la résonance du vide. Quand le charo lance son appel, le son ne semble pas venir de ses cordes vocales, mais directement de sa cage thoracique, qui agit comme une caisse de résonance parfaitement vide. C'est pour cela que le son a ce timbre si particulier, à la fois métallique et creux, comme si on frappait avec une cuillère sur une casserole en

aluminium bon marché. C'est un son qui ne porte aucune émotion, aucune nuance, aucune intelligence. C'est juste de l'air déplacé inutilement.

Le plus tragique, c'est l'effet de groupe. Un charo seul est un bruit de fond, une sorte de acouphène social qu'on peut ignorer avec un bon casque à réduction de bruit. Mais une meute de charos qui synchronisent leurs « Wesh Mademoiselle » crée une interférence destructive capable de briser le verre et de faire avorter des carrières brillantes. C'est une cacophonie de la frustration. C'est le chœur des vierges éternelles qui chantent leur désespoir sur un rythme de drill mal mixée.

En conclusion de cette analyse spectrographique, nous ne pouvons que conseiller aux spécimens visés par ce guide de prendre exemple sur le mollusque. L'huître, au moins, quand elle finit par s'ouvrir, c'est pour offrir une perle. Le charo, quand il ouvre la bouche, c'est pour offrir un postillon et une insulte déguisée en compliment si vous n'avez pas la décence de lui offrir votre numéro de téléphone, votre dignité et votre code de carte bleue.

N'oubliez jamais : le silence est d'or, la parole est d'argent, mais le « Wesh Mademoiselle » est en plastique recyclé, fabriqué dans une usine de l'enfer acoustique. Si vous entendez cette fréquence, ne cherchez pas la source. C'est juste le bruit que fait le vide quand il essaie désespérément d'exister aux yeux de quelqu'un qui a lu au moins trois livres dans sa vie.

L'huître ne parle pas, et c'est pour ça qu'on la respecte assez pour la servir sur un plateau d'argent. Le charo parle trop, et c'est pour ça qu'on finit toujours par espérer qu'il finisse comme l'huître : au frais, loin du monde, et surtout, avec une rondelle de citron sur la glotte pour l'empêcher de vibrer.

Chapitre 3

La Technique de la Sangsue : Suivre une proie sur 4 kilomètres

Vous avez déjà vu un marathonien à bout de souffle, le visage écarlate, les tétons en sang à cause du frottement du maillot, prêt à s'effondrer pour une médaille en fer blanc et une banane coupée en deux ? C'est pathétique, n'est-ce pas ? Eh bien, sachez que le charo de compétition, lui, réalise la même performance athlétique, mais sans les sponsors, sans le cardio, et surtout, sans le consentement. Bienvenue dans l'épreuve reine des Jeux Olympiques du malaise : la Technique de la Sangsue.

Pour le charo commun, la marche à pied n'est pas un moyen de transport, c'est un instrument de torture psychologique. Si l'être humain normal utilise ses jambes pour se rendre d'un point A à un point B, le mollusque à casquette les utilise pour transformer le trajet d'une inconnue en un remake low-cost de **It Follows**.

L'endurance, c'est là que tout se joue. On ne parle pas ici d'un simple « Wesh mademoiselle » lancé à la volée depuis un banc public, ça, c'est pour les amateurs, les huîtres de bassin qui n'ont pas encore goûté à l'ivresse de la sueur froide. La vraie Sangsue, celle qui mérite son doctorat en relou-logie, vise le long terme. Elle vise le kilomètre 4. Le moment précis où la cible commence à se demander si elle ne ferait pas mieux de s'engager dans la Légion Étrangère juste pour avoir le droit de porter un fusil d'assaut.

Le matériel est rudimentaire mais essentiel. Une paire de baskets dont la semelle est usée par le frottement nerveux sur le bitume, un jogging en synthétique qui produit un petit bruit de froissement — le **frou-frou** de la prédation — et une absence totale de capteurs de honte dans le lobe frontal. Le charo ne sent pas la fatigue, car son cerveau est court-circuité par une idée fixe, une boucle de programmation digne d'un vieux

Windows 95 planté : *« Si je marche derrière elle assez longtemps, elle va finir par réaliser que je suis l'homme de sa vie, ou au moins l'homme de sa garde à vue. »*

Le premier kilomètre est celui de l'approche acoustique. C'est la phase de « l'écholocalisation du vide ». Le charo lance des fréquences tests : « T'es charmante », « Pourquoi tu réponds pas ? », « Hé, je te parle poliment là ». À ce stade, la proie accélère. C'est là que le sport commence. Le charo, fort de son QI de fruit de mer, interprète cette accélération comme un jeu. Dans sa tête, il est dans une comédie romantique avec Hugh Grant, alors qu'en réalité, il est dans un épisode de *Faites entrer l'accusé*.

Au deuxième kilomètre, l'acide lactique commence à piquer les mollets, mais l'espoir, ce moteur des imbéciles, prend le relais. C'est ici que la Sangsue déploie sa stratégie de « la distance de sécurité relative ». Il reste à environ sept mètres. Ni trop près pour se prendre un coup de sac à main, ni trop loin pour être confondu avec un simple passant qui rentre chez lui avec son pain. Il maintient une pression constante. C'est le supplice de la goutte d'eau, mais version baskets à bulles d'air. Chaque fois que la victime tourne la tête pour vérifier si le danger est toujours là, il lui offre son plus beau sourire — un mélange entre un rictus de hyène et une publicité pour un dentiste qui aurait fait faillite.

Le troisième kilomètre est celui de l'absurde. On entre dans la zone crépusculaire. La cible a traversé trois parcs, deux zones de travaux et a failli se jeter sous un bus pour mettre fin au suspense. Le charo, lui, est en pleine transe mystique. Il ne voit plus les feux rouges. Il ne voit plus les passants qui le regardent avec un mélange de dégoût et de fascination sociologique. Il est devenu la Sangsue. Il a fusionné avec le bitume. Il se dit : « Elle m'entraîne dans son sillage, c'est un signe. Elle choisit des rues sombres, elle veut sûrement me présenter ses parents qui vivent dans une cave. »

C'est souvent à ce moment-là que le charo commence à se parler à lui-même pour se donner du courage, car l'effort physique commence à entamer ses réserves

d'oxygène, déjà limitées par une boîte crânienne trop étroite. « Allez Kevin, lâche rien, au bout du tunnel y'a le 06. Ou le 17, mais c'est presque pareil, y'a des chiffres dedans. »

Enfin, nous arrivons au quatrième kilomètre. C'est le mur du marathon. Le moment de vérité. C'est généralement ici que la géographie urbaine offre deux dénouements possibles.

Dénouement A : La porte d'immeuble. La cible s'engouffre dans un hall, tape un code à la vitesse d'un hacker coréen sous amphétamines et claque la porte blindée. Le charo reste là, devant l'interphone, tel un naufragé devant un phare éteint. Il tente parfois de sonner à tous les boutons en criant « Je voulais juste ton prénom, t'es agressive ! », avant de réaliser que la seule chose qu'il a gagnée, c'est une ampoule au pied droit et une réputation de psychopathe dans tout le quartier.

Dénouement B : Le comité d'accueil bleu marine. La cible, qui n'est pas une huître, elle, a eu le temps d'appeler ses renforts ou de se diriger stratégiquement vers le commissariat le plus proche. Le charo, trop occupé à admirer la courbure de la nuque de sa proie (une analyse anatomique de haut niveau, évidemment), ne réalise qu'il est arrivé à destination que lorsqu'une main ferme se pose sur son épaule.

C'est là que la magie opère. Le charo passe instantanément du statut de « prédateur infatigable » à celui de « victime du système ».

« Mais Monsieur l'agent, je faisais juste du footing ! On n'a plus le droit de courir derrière les gens pour leur demander l'heure pendant quarante minutes ? C'est ça la France ? C'est ça la liberté d'expression ? »

L'interrogatoire qui suit est le point culminant de la carrière sportive de la Sangsue. C'est un moment d'anthologie où l'on réalise que l'huître, en plus d'être muette, est totalement incapable de comprendre la notion de « harcèlement ».

— Pourquoi l'avez-vous suivie sur 4 200 mètres, Monsieur Kevin ?

— Je voulais savoir où elle achetait ses chaussures, elles brillaient trop bien sous les réverbères. Et puis j'ai un podomètre, je devais finir mes pas pour l'application.

Au commissariat, le charo découvre enfin ce qu'est une véritable relation longue durée : la garde à vue. Il y a des bancs en bois, une lumière blafarde qui ne flatte pas son teint, et surtout, un public captif (les policiers) qui n'a absolument aucune envie de rire à ses vanes sur la drague de rue. C'est le marathon de la paperasse qui commence.

La Sangsue finit souvent par comprendre (ou pas) que l'endurance sportive est une vertu formidable quand on veut gagner le Tour de France, mais qu'elle est nettement moins appréciée quand on s'en sert pour terroriser une étudiante qui voulait juste rentrer chez elle avec ses sushis.

Le plus triste dans l'histoire ? C'est que le lendemain, après avoir été relâché avec un rappel à la loi et une interdiction de périmètre, Kevin retournera sur le terrain. Il enfilera ses baskets, ajustera sa casquette sur son crâne lisse de toute pensée complexe, et attendra sur le trottoir. Car pour l'huître de compétition, la vie est une boucle infinie. Il ne cherche pas l'amour, il ne cherche pas la rencontre, il cherche juste à battre son record personnel de distance parcourue derrière quelqu'un qui le déteste.

Si vous en croisez un, ne courez pas. Marchez normalement vers le poste de police le plus proche. Le charo adore les défis sportifs, mais il déteste par-dessus tout les médailles en forme de menottes. C'est le seul métal qui n'est pas conducteur de son « charme » légendaire. Et n'oubliez pas : si une sangsue vous colle à la peau, un peu de sel suffit à la faire lâcher. En l'occurrence, le sel des larmes qu'il versera devant le juge en jurant qu'il est « un incompris de la romance moderne ».

Mais bon, à ce niveau de bêtise, ce n'est plus de la romance, c'est de la spéléologie dans les abysses de la connerie humaine. Et croyez-moi, à 4 kilomètres de

profondeur, il n'y a même plus de lumière pour voir à quel point on a l'air con.

Chapitre 4

L'Alphabet du Charo : Un vocabulaire de 12 mots

Si l'on devait cartographier l'activité cérébrale d'un charo au repos, on obtiendrait l'équivalent électroencéphalographique d'un écran de veille Windows 95 : une forme géométrique simple qui rebondit mollement contre les parois d'un crâne désespérément vide. Mais ne vous y trompez pas, cette économie d'énergie est vitale. Car pour survivre dans la jungle urbaine avec le QI d'une huître en fin de banquet, notre spécimen a dû condenser toute la complexité de l'expérience humaine en une douzaine de phonèmes. Pourquoi s'encombrer de subjonctifs et d'adverbes quand on peut conquérir le monde (ou au moins le numéro de téléphone d'une pauvre fille qui attendait juste son bus) avec un lexique qui tiendrait sur un ticket de métro ?

Bienvenue dans l'étude de la linguistique du néant. Ici, la grammaire est une option payante à laquelle personne n'a souscrit, et le dictionnaire a été réduit à une peau de chagrin par un processus de sélection naturelle inversée. Pour le charo, le langage n'est pas un outil de communication, c'est un harpon rouillé qu'il lance au hasard en espérant que ça morde.

Voici donc les douze piliers de la pensée charo, classés par ordre de décrépitude intellectuelle.

****1. C'est carré.****

C'est le couteau suisse du vide. Dans la bouche d'un être humain normal, cela signifie qu'un arrangement est conclu de manière satisfaisante. Dans la bouche de l'huître de compétition, « C'est carré » sert à tout : valider un rendez-vous (auquel il arrivera avec 45 minutes de retard), accepter une insulte, ou simplement combler un silence gênant pendant que ses deux derniers neurones tentent de faire une belote. Si

vous lui annoncez que votre grand-mère est tombée dans l'escalier, il y a 40 % de chances qu'il réponde « C'est carré » par pur réflexe médullaire. Pour lui, le monde est une boîte : si ça rentre, c'est carré. Si ça ne rentre pas, il force jusqu'à ce que ça casse.

****2. Le sang.****

Une monstruosité biologique. Le charo appelle « le sang » n'importe quel individu croisé il y a plus de huit minutes ou toute personne dont il espère soutirer un service. C'est une tentative désespérée de créer un lien génétique là où il n'y a que du vide social. Quand il vous dit « Tu es le sang », il ne vous témoigne pas une amitié éternelle, il procède à une transfusion symbolique de sa propre bêtise. C'est l'expression ultime de la proximité forcée, le genre de familiarité qui vous donne envie de vérifier si votre portefeuille est toujours là et si vous n'avez pas contracté une hépatite par simple contact auditif.

****3. T'es une frappe.****

L'artillerie lourde. Ici, on abandonne toute prétention de séduction romantique pour entrer dans le vocabulaire de la balistique. Pour le charo, une femme n'est pas une personne avec des rêves, une carrière ou un sens de l'humour ; c'est un projectile. « T'es une frappe » est le compliment suprême, celui qui signifie : « Ton apparence physique a provoqué un court-circuit dans mon système limbique, m'empêchant temporairement de baver sur mes baskets. » C'est l'équivalent linguistique d'un coup de massue sur la tête, pratiqué par un homme qui pense que la poésie, c'est un truc qui se mange avec de la harissa.

****4. Wesh.****

Le point d'exclamation universel. Le « Wesh » est au charo ce que le sonar est à la chauve-souris : il sert à se repérer dans l'espace. Utilisé en début de phrase, c'est une salutation. En fin de phrase, c'est une ponctuation. Prononcé avec une interrogation, c'est une demande d'explication sur un concept trop complexe (comme « Pourquoi tu ne réponds pas à mon 42ème message ? »). C'est le signal sonore d'une machine qui tourne à vide. Si vous entendez un « Wesh » dans un rayon de trois mètres, sachez

que l'air ambiant vient de perdre trois points d'oxygène.

****5. En sah.****

Traduction littérale : « En toute vérité ». Traduction charo : « Je m'apprête à dire une énormité ou un mensonge si gros qu'il possède son propre champ gravitationnel. » Le « En sah » est le serment de l'escroc. Plus il l'utilise, moins il est fiable. « En sah, t'es la seule fille à qui je parle », dit-il, alors que son historique Tinder ressemble à l'annuaire de l'Île-de-France. C'est le vernis de sincérité que l'on applique sur une couche de crasse.

****6. Dinguerie.****

Le mot pour tout ce qui dépasse ses capacités d'analyse, c'est-à-dire environ 98 % de la réalité quotidienne. Un coucher de soleil ? Une dinguerie. Un sandwich avec trois sauces ? Une dinguerie. Le fait que les feux rouges passent au vert ? Une dinguerie. Le charo vit dans un état d'émerveillement perpétuel et idiot, comme un Golden Retriever qui découvrirait son propre reflet chaque matin. Sa vie est une succession de « dingeries » parce que le concept même de cause à effet lui échappe totalement.

****7. J'avoue.****

C'est le mode « économie d'énergie ». Le charo utilise « J'avoue » quand il n'a pas écouté la fin de votre phrase, ou quand il n'a pas compris le début (ce qui arrive souvent). C'est une approbation automatique, un hochement de tête verbal qui lui permet de simuler une présence intellectuelle alors qu'il est intérieurement occupé à se demander si on peut congeler de la mayonnaise.

****8. Ma gueule.****

Variante de « le sang », mais avec une touche d'égoïsme supplémentaire. En vous appelant « ma gueule », le charo vous projette dans son propre miroir. C'est la fusion ultime : vous n'existez plus en tant qu'individu, vous êtes une extension de sa propre trogne mal rasée. C'est l'expression d'une fraternité de comptoir, le cri de ralliement des gens qui pensent que mettre du gel est une activité culturelle.

****9. Ça bouge pas.****

La devise de l'inertie. Que ce soit pour confirmer un rendez-vous ou pour parler de sa situation de chômeur longue durée, le charo aime ce qui est statique. « Ça bouge pas » est la promesse d'une fidélité de façade et d'une absence totale d'évolution personnelle. C'est le slogan de celui qui a décidé de rester mentalement bloqué en classe de 4ème option « jet de gomme sur le radiateur ».

****10. Miskin.****

Le mot de la supériorité imaginaire. Le charo utilise « miskin » (pauvre de lui/elle) pour prendre de haut tout ce qui n'entre pas dans son système de valeurs. Vous lisez un livre ? Miskin. Vous travaillez tard le soir ? Miskin. Vous avez de l'amour-propre ? Miskin de fou. C'est l'armure du médiocre : en qualifiant les autres de pitoyables, il oublie un instant que sa propre vie a l'intérêt d'un documentaire sur les moules de bouchot.

****11. Belek.****

L'alerte rouge. « Fais belek » (fais attention). C'est le mot de la paranoïa urbaine. Le charo voit des pièges partout : la police, les ex-petits copains, la grammaire française. C'est le cri du prédateur qui a peur de devenir une proie, ou plus simplement de l'individu qui sait qu'à tout moment, son manque total de jugeote va finir par lui coûter une amende ou une dent.

****12. Abusé.****

La conclusion de toute interaction avec le monde réel. Tout est « abusé » pour un charo : le prix du kebab, le fait qu'une femme ait un avis sur quelque chose, ou que la justice lui demande de ne plus approcher quelqu'un à moins de 500 mètres. C'est le cri de l'injustice vécue par celui qui ne comprend pas les règles du jeu social.

Si vous combinez ces douze mots, vous obtenez la totalité de la production littéraire d'un charo moyen. Une conversation type ressemblerait à ceci :

— « Wesh ma gueule, en sah t'es une frappe, c'est carré. »

— « Pardon ? »

— « J'avoue, c'est une dinguerie comment tu fais belek pour rien. Misikin, ça bouge pas le sang. »

À ce stade, ce n'est plus de la communication, c'est une forme de pollution sonore. On est au-delà du langage, on est dans l'onomatopée de survie. Le drame, c'est que le charo est persuadé d'être un virtuose, un poète de la rue, alors qu'il manipule ses douze mots comme un enfant de deux ans joue avec des cubes de couleurs différentes. Sauf que l'enfant, lui, finit par apprendre à faire des phrases. Le charo, lui, attendra que le dictionnaire s'adapte à sa bêtise. Et le pire ? C'est qu'en sah, c'est déjà en train d'arriver. Abusé.

Chapitre 5

L'Emoji Flamme : Le summum de la séduction digitale

Regardez-le. Observez ce spécimen dans son habitat naturel : affalé sur un canapé dont le tissu se souvient encore du passage de la canicule de 2019, le pouce droit en hyper-extension, l'œil vitreux et la bave aux lèvres. Nous sommes en présence du *Charo Sapiens*, une sous-espèce de l'humanité dont le cerveau a muté pour ne plus traiter que deux types d'informations : le taux de remplissage de son réservoir à mépris et la quantité de pixels affichant de la peau sur un écran de cinq pouces.

Soudain, un frisson parcourt son échine. Il vient de descendre si bas dans le feed Instagram d'une parfaite inconnue qu'il vient de traverser la couche d'ozone numérique pour atterrir en juillet 2018. Là, entre une photo de tartine à l'avocat et un cliché flou d'un concert de Maître Gims, il la voit. Une photo de la "cible" en vacances à la Grande-Motte. Elle porte des lunettes de soleil en forme de cœur et un maillot de bain qui n'est plus à la mode depuis que l'euro est passé à la parité avec le dollar.

Pour n'importe quel être humain doté d'un néocortex fonctionnel, c'est le moment de remonter à la surface, de poser son téléphone et d'aller s'acheter une dignité au Franprix le plus proche. Mais pas pour notre champion. Lui, il voit une opportunité tactique. Il voit un signal. Il voit le destin. Et quelle est l'arme fatale qu'il dégaine pour conquérir ce cœur qui ne le connaît pas ? Est-ce un poème ? Une phrase d'accroche spirituelle ? Un compliment construit avec un sujet, un verbe et un complément ?

Non. C'est la Sainte Trinité. La rafale de trois emojis flam

Dans l'esprit embrumé de notre charo au QI d'huître perlière (mais sans la perle), poser ces trois petits pictogrammes orange est l'équivalent digital de la parade nuptiale du paon, si le paon était alcoolique et n'avait plus que trois plumes à se battre en duel. Pourquoi trois ? Parce qu'une seule flamme, c'est pour les potes, c'est timide, ça fait "j'aime bien ta pizza". Deux flammes, c'est l'hésitation, c'est le début d'un incendie de forêt mais sans les canadiens. Mais trois ? Trois, c'est la déclaration de guerre thermonucléaire. C'est dire à une femme qui a refait sa vie, changé trois fois de job et peut-être déménagé à Tokyo depuis 2018 : « Eh, je viens de passer quarante-cinq minutes à scroller ta vie comme un dératé de la PJ, et je t'informe officiellement que mes hormones sont en train de faire un barbecue dans mon jogging en coton. »

Le charo est un optimiste pathologique. Il croit fermement à la théorie de la "combustion spontanée du DM". Selon lui, la destinataire va recevoir la notification, poser sa tasse de café, et s'exclamer : « Oh mon Dieu ! Un inconnu aux sourcils épilés à la truelle vient de mettre trois flammes sur une photo où j'avais encore mon appareil dentaire et où je ne savais pas poser. C'est lui. C'est l'homme de ma vie. Quel charisme, quelle éloquence ! Je sens l'humidité monter en moi rien qu'à l'idée de son manque total de respect pour la vie privée et la chronologie des réseaux sociaux. »

C'est là que réside toute la magie du "Charo-Style" : cette incapacité crasse à comprendre le concept de "malaise". Pour lui, le malaise est une invention de l'État profond pour l'empêcher de pécho. Quand il dépose son incendie numérique sous un post vieux de six ans, il ne se voit pas comme un harceleur de bas étage qui fait les poubelles de la mémoire numérique. Non, il se voit comme un archéologue de la beauté. Un Indiana Jones du décolleté qui vient de déterrer l'Arche d'Alliance.

Et parlons de la symbolique de la flamme. Pour un charo, le feu, c'est la base. C'est l'élément primaire. C'est ce qui cuit le grec et ce qui allume le pilon. En déposant ces emojis, il pense offrir le feu à l'humanité comme un Prométhée en survêtement Tacchini. Sauf que Prométhée a fini avec un aigle qui lui bouffe le foie pour l'éternité.

Le charo, lui, finit généralement bloqué ou affiché en story "Malaise TV" avec le commentaire : « Les gars, aidez-le, il est en train de s'étouffer avec ses propres hormones. »

Mais ne sous-estimez pas la stratégie sous-jacente. Il y a une forme de science dans cette bêtise. Le charo sait que les filles reçoivent des centaines de "Hey ça va". C'est trop complexe. Ça demande d'écrire cinq lettres, dont un "y". Trop d'efforts. La flamme, elle, traverse les barrières linguistiques. C'est le langage universel de la dalle. C'est l'espéranto des dalleux. En mettant trois flammes sur une photo de 2018, il envoie un message clair : « Je suis tellement désœuvré, mon emploi du temps est si vide et ma soif de validation est si immense que je suis prêt à remonter jusqu'à la création du monde pour te signaler que je suis dispo pour un plan foireux à 23h42. »

Et si ça ne marche pas ? Si la cible ignore ce brasier virtuel ? Le charo ne se remet jamais en question. Son diagnostic est simple : « Elle fait trop la meuf. » C'est la conclusion logique. Dans son monde, si trois flammes ne déclenchent pas un coup de foudre immédiat suivi d'une demande en mariage, c'est que la cible est défectueuse. C'est qu'elle ne comprend pas l'art. On ne reproche pas à un peintre de ne pas être compris par des ignares. On ne reproche pas à un charo d'être un pyromane de l'Instagram.

Le pire, c'est l'effet de groupe. Le charo chasse rarement seul dans sa tête. Il imagine ses "frérots" derrière lui, validant son audace. « Wesh, t'as mis les flammes sur la photo de sa remise de diplôme en 2016 ? En sah, t'es un génie, tu marques ton territoire. » Marquer son territoire, voilà le mot. On n'est plus dans la séduction, on est dans le marquage d'un poteau électrique par un chien errant qui aurait appris à utiliser une interface tactile.

Il faut imaginer la scène du côté de la victime. Elle est en train de payer ses impôts ou de choisir des rideaux chez IKEA, et soudain : *Bip*. « @Kévin_93_Brrrr a commenté votre photo de juillet 2018 : Ø=Ý%Ø=Ý%Ø=Ý% ». C' e

promener dans la rue et de voir un mec sortir d'un buisson pour vous crier "CHAUDE !" avant de se recacher derrière un hortensia. C'est terrifiant, c'est absurde, et pourtant, dans la tête de Kévin, il vient de marquer un point décisif pour le Ballon d'Or du charisme.

Parfois, le charo diversifie. Il tente l'emoji "Yeux en cœur audacieux", l'emoji "Gouttes d'eau" (☹️), prouvant ainsi qu'une subtilité qu'un éléphant sous amphétamines dans un magasin de cristal. Mais la flamme reste le classique. C'est la valeur refuge. L'or numérique de la misère affective.

Si vous en croisez un, ne tentez pas de lui expliquer que c'est pathétique. Ne lui parlez pas de "pression sociale" ou de "consentement à l'interaction". Il vous regardera avec l'incompréhension d'une vache devant un dictionnaire de physique quantique. Il vous répondra probablement : « Pourquoi tu parles chinois ? J'ai mis des flammes, c'est carré, ça bouge pas. »

Car pour lui, la vie est simple. Le monde est une forêt sèche, il est l'allumette, et chaque femme est un arbre qui ne demande qu'à brûler. Le drame, c'est qu'au final, le seul truc qui finit carbonisé dans l'histoire, c'est son propre compte Instagram après le dixième signalement pour comportement suspect. Mais qu'importe. Le charo renaîtra de ses cendres, créera un nouveau profil nommé "Kévin_le_retour_93", et repartira en quête d'une photo de 2014 pour y déposer ses trois petits tas de pixels orange. Parce qu'en sah, on ne change pas une équipe qui perd. C'est ça, la magie du QI d'huître : on oublie même qu'on s'est pris un râteau la veille. C'est beau, c'est pur, c'est... abusé.

Chapitre 6

La Logique du TMAX : Faire du bruit pour compenser le vide

Écoutez ce silence. Vous l'entendez ? C'est le bruit de la pensée complexe, de l'introspection et de la dignité humaine. C'est reposant, n'est-ce pas ? Maintenant, imaginez qu'un mixeur géant décide de copuler avec une tronçonneuse enrhumée au milieu de votre salon, le tout amplifié par une enceinte défectueuse. Voilà, vous y êtes. C'est le son de l'âme du charo. Ou plutôt, de son absence.

Le TMAX n'est pas un scooter. Pour le charo au QI d'huître, c'est une prothèse cognitive. C'est un poumon externe qui expire le vide que son cerveau ne parvient pas à traiter. Il faut comprendre une loi fondamentale de la physique de quartier : le volume sonore d'un engin motorisé est inversement proportionnel à la densité neuronale de son propriétaire. C'est ce qu'on appelle la « C Plus le pot d'échappement hurle, plus la boîte crânienne sonne comme une église vide un mardi après-midi.

Observez le spécimen dans son habitat naturel : le feu rouge. Le charo ne se contente pas de s'arrêter. S'arrêter en silence, c'est exister face à soi-même, et ça, c'est la terreur absolue. S'il arrête de faire *vroum-vroum*, il pourrait soudainement s'entendre penser, et la seule chose qu'il entendrait, c'est le bruit d'un économiseur d'écran Windows 95 qui rebondit contre les parois de son front. Alors, il donne des coups de gaz. Saccadés. Nerveux. *Bap-bap-bap-baaaaaap*.

Pourquoi ce vacarme ? Pour la même raison que le paon déploie sa queue : pour séduire. Sauf que le paon, lui, a des couleurs. Le charo, lui, n'a qu'une nuisance sonore de 110 décibels qui fait vibrer les vitrines des boulangeries et déclenche des acouphènes chez les nourrissons dans un rayon de trois kilomètres. Dans sa tête — ce

vaste loft non meublé — il est convaincu que chaque femme sur le trottoir se dit : « Oh mon Dieu, écoutez cette absence totale de chicane ! Cet homme doit certainement avoir un plan d'épargne retraite solide et une connaissance approfondie de la littérature naturaliste du XIXe siècle. Je veux qu'il soit le père de mes enfants, ou au moins qu'il me propose un tour sur son siège en cuir de sky imitation carbone. »

La réalité est légèrement différente. La réalité, c'est une jeune femme qui remonte ses écouteurs en pensant : « J'espère qu'il va se prendre un poteau, ce gros mongolien. »

Le TMAX est l'instrument de musique d'un orchestre composé d'un seul homme qui ne connaît qu'une seule note : le Do Majeur du Débile. Pour notre charo, le bruit remplit une fonction biologique de survie. C'est un sonar de la bêtise. Il envoie des ondes de choc acoustiques pour tâter le terrain. Si personne ne se retourne, il n'existe pas. S'il n'existe pas, il ne peut pas chasser. Et s'il ne chasse pas, son compte Instagram stagne, ce qui, dans sa hiérarchie des besoins de Maslow, se situe quelque part entre la mort clinique et le manque de gel fixation béton.

Parlons de la machine elle-même. Le TMAX coûte le prix d'une petite voiture d'occasion, mais il n'offre aucune protection contre la pluie, le froid ou la honte. C'est un choix financier qui ferait faire un AVC à n'importe quel conseiller bancaire sain d'esprit. Mais le charo s'en fiche. Il vit chez sa mère, dort dans une chambre qui sent le déodorant bas de gamme et le pneu brûlé, mais il possède 500 centimètres cubes de pure arrogance japonaise. Pour lui, c'est un investissement. C'est son bureau, son salon de réception, sa carte de visite.

Quand il arrive en bas d'un immeuble pour « récupérer une meuf » (comprenez : attendre 45 minutes qu'une pauvre fille qui a fait l'erreur de répondre à un DM accepte de descendre pour ne pas que les voisins appellent les flics), il ne sonne pas à l'interphone. Non, l'interphone, c'est pour les gens qui ont un vocabulaire. Le charo, lui, utilise l'échappement. Il fait hurler le moteur sous les fenêtres. C'est sa version du chant des troubadours sous le balcon de Juliette, si Juliette portait des faux cils de la

taille de balais de voirie et si Roméo avait le vocabulaire d'un dictionnaire de synonymes dont on n'aurait gardé que les mots « carré », « sah » et « l'équipe ».

Il y a une poésie tragique dans cette quête du bruit. C'est l'expression ultime d'une terreur existentielle : la peur d'être ignoré. Le charo au QI d'huître sait, au fond de son inconscient (qui est à peu près aussi profond qu'une flaque d'eau après une averse de juillet), qu'il n'a rien à dire. Ses conversations sont des déserts de syntaxe où les verbes se cachent pour mourir. Alors, il compense. Il remplace le logos par le moteur à explosion.

« Tu vois le pot là ? C'est un Akra, 1500 balles, direct. Ça chante, c'est incroyable. » Voilà sa phrase d'accroche préférée. Il traite son pot d'échappement comme si c'était une œuvre de Mozart. Il vous expliquera avec un sérieux papal qu'il a enlevé la chicane pour que le moteur « respire ». Spoiler : le moteur respire très bien, c'est ton cerveau qui est en apnée, Kévin.

Le plus fascinant reste la « parade du wheelie ». Lever la roue avant. C'est l'acmé du pathétique. Pour le charo, c'est un acte de bravoure spatio-temporelle. Il pense qu'en supprimant le contact d'un pneu avec le sol, il s'élève au-dessus de la condition humaine. En réalité, il ressemble juste à un chimpanzé sur un tricycle motorisé qui essaie de prouver aux lois de la gravité qu'il est trop bête pour les respecter. C'est le moment où le cri de l'autruche en rut devient visuel. Le moteur hurle à la mort, la roue pointe vers le ciel comme un doigt d'honneur à l'intelligence, et le charo prie pour qu'une femelle passe par là pour admirer sa capacité à ne pas se briser les cervicales sur le bitume.

Si vous voulez vraiment comprendre la psychologie du vide, regardez-le quand il est à l'arrêt, moteur coupé. Il est perdu. Sans le bruit, il est nu. Il tripote son téléphone, ajuste son survêtement qui lui moule les mollets comme si sa vie en dépendait, et regarde autour de lui avec l'air égaré d'un touriste qui aurait perdu son groupe à Eurodisney. Le silence est son ennemi. Le silence l'oblige à être Kévin, 22 ans, sans

diplôme, avec un crédit sur 48 mois pour un scooter qui sera probablement saisi par la fourrière avant la fin de l'été.

Le bruit, c'est son armure. C'est sa cape d'invisibilité inversée : au lieu de disparaître, il devient une masse sonore qui empêche toute critique d'atteindre ses oreilles. On ne peut pas lui reprocher son insignifiance si on ne s'entend pas lui parler. C'est le génie tactique de l'huître : faire tellement de remous que personne ne remarque qu'à l'intérieur, il n'y a qu'un mollusque un peu gluant qui ne rêve que d'une chose : une photo de profil avec un filtre « Paris » et des jantes dorées.

Le drame final, c'est quand le TMAX tombe en panne ou finit en pièces détachées après un virage mal négocié (le QI d'huître ayant du mal avec le concept de force centrifuge). Là, on assiste à la déflation brutale de l'ego. Le charo sans son bruit est comme un super-héros sans pouvoirs, ou plutôt comme un aspirateur sans moteur : juste un tube en plastique qui ne sert à rien. Il marche sur le trottoir, les mains dans les poches, et on voit dans ses yeux cette lueur d'incompréhension totale. Il regarde les autres TMAX passer avec une nostalgie déchirante, comme un vieux vétérinaire de guerre écouterait l'hymne national.

Mais ne vous inquiétez pas pour lui. Sa mémoire est courte. C'est le propre de l'huître. Demain, il aura trouvé un nouveau moyen de faire du boucan. Peut-être une enceinte Bluetooth géante dans un sac à dos, peut-être une voiture avec un néon sous le châssis et une sono qui fait trembler les fondations des bâtiments. Parce que la logique du TMAX est éternelle : tant qu'il y aura du vide à combler, il y aura un idiot pour acheter un mégaphone et hurler dedans.

En sah, c'est pas de sa faute. C'est juste que dans sa tête, le silence est un bug de la matrice. Et il est là pour le corriger, un coup de gaz après l'autre, jusqu'à ce que l'humanité entière ait besoin de Doliprane. C'est ça, la mission. C'est ça, le charisme à 500cc. C'est beau, c'est bruyant, c'est... absolument vide. Carré. Ça bouge pas.

Chapitre 7

Le Virage à 180° : De 'Ma Princesse' à 'T'es moche de toute façon'

Mesdames, Messieurs, et vous autres qui portez des sacoches en bandoulière comme si votre survie en dépendait, penchez-vous sur vos microscopes. Nous allons aujourd'hui observer l'un des phénomènes les plus fascinants de la biologie moderne : la métamorphose instantanée du Charo blessé. C'est un miracle que la science n'explique pas encore, une sorte de mutation génétique fulgurante qui ferait passer un caméléon sous acide pour un amateur en manque d'imagination.

Tout commence par un rituel immuable. Le Charo, identifié ici sous le nom scientifique de *Homo Lacostus Débilius*, repère sa proie sur Instagram ou Snapchat. À ce stade, il est en phase d'idolâtrie mystique. Pour lui, la cible n'est pas une femme, c'est une divinité descendue de l'Olympe pour valider son existence de conducteur de TMAX. Il utilise alors un vocabulaire d'une richesse sémantique comparable à celle d'un dictionnaire de trois pages : « Ma princesse », « Ma pépite », « La reine de mon royaume » (lequel royaume se limite généralement à une chambre de 9m² avec un poster de Scarface et une odeur persistante de grec-frites).

Pendant trois jours, il est prêt à tout. Il likerait même une photo de vos genoux si vous en postiez une. Il vous écrit des poèmes à base de « wallah t'es trop fraîche », ce qui, dans sa tête, équivaut à du Baudelaire sous stéroïdes. Vous êtes, à ses yeux, la perfection incarnée. Vos sourcils sont des œuvres d'art, votre rire est une symphonie, et même votre manière de tenir une fourchette mérite un reportage sur National Geographic.

Mais attention. Approchez-vous. Écoutez le silence. C'est le moment où vous, sujet

sain d'esprit, décidez de dire... « Non ». Ou pire, le crime ultime : vous ne répondez pas. Vous laissez le message en « Vu ».

C'est là que le miracle psychiatrique opère. C'est le fameux « Virage à 180° ».

En l'espace de 0,4 seconde — soit le temps qu'il faut à son unique neurone pour faire l'aller-retour entre son ego et sa mauvaise foi — une cataracte foudroyante s'abat sur ses yeux. La princesse se transforme en citrouille, mais une citrouille qui aurait mangé une autre citrouille périmée.

Le diagnostic est sans appel : le Charo vient de perdre la vue, l'odorat et toute forme de dignité.

Observez le premier symptôme : la révision esthétique rétroactive. Le message qui tombe sur votre écran n'est plus « T'es magnifique », mais : « De toute façon t'es moche ».

Analysons la profondeur de cette réflexion. Il y a quatre secondes, vous étiez le mélange parfait entre Adriana Lima et la Vierge Marie. Et soudain, par la magie d'un râteau, vous êtes devenue un troll des montagnes. C'est la théorie de la relativité charotique : la beauté d'une femme est directement proportionnelle à sa probabilité de lui envoyer des photos dénudées. Si la probabilité tombe à zéro, votre physique suit la même courbe.

Il continue : « T'as des gros pieds en vrai ». Notez la précision chirurgicale de l'insulte. Le Charo, frustré, cherche le détail anatomique qui tue. « Tes sourcils ils sont mal faits », « On dirait t'as pas de hanches », « Ton front il est trop grand ». C'est fascinant. On dirait un expert en art qui, après s'être vu refuser l'entrée du Louvre, expliquerait que la Joconde est « une meuf éclatée qui sait pas sourire ».

Mais l'étude psychiatrique ne s'arrête pas là. Le Charo possède une défense

immunitaire très particulière contre la honte : le déni de l'intérêt initial.

« Non mais tranquille, je forçais pour rigoler, je m'ennuyais en vrai. »

Voyez-vous le génie ? Il a passé huit jours à vous envoyer des cœurs, à commenter vos stories à 3h du matin et à vous promettre de vous présenter à sa daronne, mais tout cela n'était qu'une vaste expérience sociologique. C'était une blague. Un prank. Vous êtes la victime de son humour débordant, et non l'objet de son échec cuisant.

À ce stade, le Charo entre dans la phase dite de « l'agression préventive ». Puisqu'il se sent petit, il doit vous rabaisser plus bas que le carrelage de sa cuisine.

« Tu parles à tout le monde de toute façon, t'es une michto. »

C'est le coup de grâce. Le mot est lâché. « Michto ». Dans le lexique du QI d'huître, « michto » signifie : « femme qui refuse de monter à l'arrière de mon scooter pour aller manger un sandwich triangle sur un banc public ». C'est une étiquette pratique. Elle permet de transformer un rejet personnel en une victoire morale. Il ne s'est pas fait recaler, il a « esquivé une balle ». Il est le héros de son propre film de série B.

Ce qui est sublime avec ce profil psychiatrique, c'est l'absence totale de mémoire résiduelle. Le Charo est comme un poisson rouge dans un bocal rempli de gel coiffant. Dix minutes après vous avoir traitée de « thon sans respect » et vous avoir bloquée (en espérant secrètement que vous le suppliez de revenir), il est déjà sur le profil de votre meilleure amie, ou de votre cousine, ou d'une inconnue au hasard à 800 km de là.

Le message ? « Coucou ma princesse, t'es trop pépité wallah. »

C'est un cycle éternel. Une boucle de Moebius de la bêtise humaine. Le Charo ne cherche pas l'amour, il cherche une validation pour compenser le fait qu'il ne sait pas accorder un participe passé. Pour lui, la femme est un miroir. Si le miroir lui dit qu'il est beau, c'est un miroir de cristal. Si le miroir lui montre la vérité (qu'il est un lourd insupportable en survêtement synthétique), alors le miroir est rayé, moche, et de toute façon « il y avait trop de reflets dessus ».

Mesdames, si vous croisez ce spécimen, ne soyez pas fâchées de devenir « moches » du jour au lendemain. C'est en réalité une promotion sociale. Être jugée laide par un individu qui considère que le summum de l'élégance est de porter des claquettes-chaussettes en février est sans doute le plus beau compliment que vous puissiez recevoir.

Le virage à 180° n'est pas une insulte, c'est un certificat de sortie de zone de danger. C'est le signe que votre système de défense immunitaire contre les idiots fonctionne à merveille. Laissez-le repartir vers d'autres horizons, vers d'autres « princesses » qui deviendront des « sorcières » dès qu'elles auront le malheur de demander un minimum de conversation intelligente.

Car au fond, la logique de l'huître est immuable : elle ne peut pas comprendre la perle, alors elle finit toujours par cracher dessus. C'est plus facile que d'admettre qu'elle n'a pas de dents pour la croquer.

Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vois un spécimen au loin qui vient de se faire ignorer sur Tinder. Il est en train de taper « De tte façon ton chien il est moche » à une fille qui a une photo avec un Golden Retriever. On est en plein cœur de l'action. C'est de l'art. C'est tragique. C'est... carré. Ça bouge pas.

Chapitre 8

L'Art du Mytho : PDG d'une boîte qui n'existe pas

Entrez dans l'arène, mesdames et messieurs. Ajustez vos lunettes de protection, car nous pénétrons dans une zone où le taux de mythomanie au mètre carré pourrait faire implorer un détecteur de mensonges du FBI. Regardez-le, là-bas, assis en terrasse d'un café PMU qui essaie désespérément de ressembler à un lounge de Dubaï. Il s'appelle probablement Jordan, ou Kevin, mais pour vous, aujourd'hui, il est « Founder & CEO de Global Tech Solutions Limited ».

Le spécimen que nous étudions a troqué son honneur contre un costume en polyester brillant qui produit suffisamment d'électricité statique pour alimenter une petite ville de province. Son activité ? Officiellement : « La disruption de l'écosystème énergétique nomade par le biais d'un sourcing international optimisé. »
Officieusement : il revend des chargeurs d'iPhone tombés du camion (ou arrachés à des touristes belges à Châtelet-les-Halles) à des prix défiant toute concurrence et toute éthique.

Le charo au QI d'huître a compris une chose fondamentale : dans une société d'image, si tu n'as pas de substance, tu n'as qu'à rajouter des filtres. Pour lui, la vérité n'est pas une valeur, c'est un obstacle à son "personal branding". On est face à un génie de l'absurde qui pense que mettre « Entrepreneur » dans sa bio Instagram lui donne automatiquement le droit de ne pas payer sa part de la chicha.

Sa journée commence à 13h30, parce que « les vrais loups de Wall Street ne dorment jamais, ils optimisent leur phase de récupération ». En réalité, il a juste éteint son réveil trois fois parce qu'il a passé la nuit à commenter « On lâche rien l'équipe Ø=Þ€Ø=Þ€Ø=Þ€ » sous les posts de gourous de la crypto qui vi

Dès le réveil, il enfile son armure : un t-shirt avec un logo de marque de luxe si gros qu'on pourrait le voir depuis la Station Spatiale Internationale, et des baskets tellement blanches qu'elles aveuglent les pigeons.

Le business model est limpide. Imaginez Elon Musk, mais sans les fusées, sans les milliards, et avec un casier judiciaire pour vente de faux AirPods. Notre Elon Musk du 93 ne vend pas des câbles de recharge ; il vend de la « connectivité universelle ». Quand il vous aborde sur les réseaux ou en soirée, il ne vous parle pas de son stock de câbles contrefaits qui risquent de faire exploser votre batterie en trois minutes chrono. Non, il vous parle de « vision », de « scaling » et de « networking stratégique ».

— « Écoute bébé, moi je suis pas dans le salariat, je suis dans l'actif. Je gère des flux, tu vois ? C'est de la logistique micro-tech. On est en pleine levée de fonds avec des partenaires basés à Hong Kong (son cousin qui gère un stand à Barbès). »

Le QI d'huître se manifeste ici par une incapacité totale à comprendre que les gens ont des yeux. Il vous explique qu'il est à la tête d'un empire alors qu'il attend le bus 170 pour rentrer chez sa mère. Mais dans sa tête, le bus est une navette privée VIP. Il a cette capacité fascinante à vivre dans une réalité augmentée où chaque mensonge devient une brique de son château de cartes. Et le pire, c'est qu'il y croit. Il s'est auto-convaincu qu'il est une licorne de la Silicon Valley égarée dans le département de la Seine-Saint-Denis.

La drague, pour ce PDG du vide, est une extension de son "pitch de vente". Chaque date est une conférence TED non sollicitée.

— « Tu sais, la plupart des gens sont des PNJ (personnages non joueurs). Ils subissent. Moi, je hacke le système. Là, ma boîte, elle est valorisée à... disons que si je voulais, je rachèterais ce restaurant demain. Mais je préfère rester discret, tu connais, l'argent aime le silence. »

Généralement, il dit ça juste avant de vous demander si vous pouvez avancer l'addition parce que son « compte pro est bloqué par la conformité bancaire

internationale suite à un virement trop massif ». C'est l'art suprême : transformer une dèche absolue en un signe extérieur de richesse trop complexe pour le commun des mortels.

L'huître entrepreneuriale utilise un vocabulaire spécifique, une sorte de novlangue du mytho. Un rendez-vous au commissariat devient une « réunion avec les autorités de régulation ». Un chargeur qui prend feu devient un « test de résistance thermique en milieu urbain ». Un client qui l'insulte parce que le câble ne fonctionne pas devient un « hater qui ne supporte pas la réussite ».

Ce qui est tragique — et proprement hilarant pour l'observateur cynique — c'est la fragilité de l'édifice. Il suffit d'une question technique, une seule, pour que le processeur de l'huître commence à fumer.

— « Et c'est quoi exactement ta technologie de charge rapide ? »

— « C'est... c'est du flux tendu magnétique, bébé. C'est de la tech de pointe, on travaille avec des ingénieurs qui ont fait la NASA. Tu peux pas comprendre, c'est très deep tech. »

En réalité, le seul truc "deep" chez lui, c'est le trou dans son compte en banque.

Mais ne vous y trompez pas : pour lui, l'échec n'existe pas. Si la police saisit son stock de chargeurs contrefaits, il ne dira pas qu'il s'est fait choper comme un bleu. Il postera une story avec un fond noir et un texte inspirant : « Parfois, le système essaie de ralentir les visionnaires. Mais le lion ne se retourne pas quand le caniche aboie.

Prochain projet : l'immobilier virtuel sur la Lune. Stay tun

C'est là toute la beauté de la chose. Le charo au QI d'huître est un poète de l'escroquerie ratée. Il vit dans une épopée où il est à la fois le héros, le producteur et le seul spectateur. Il est persuadé que s'il répète assez souvent qu'il est le "Elon Musk du 93", les lois de la physique et de l'économie finiront par plier sous le poids de son audace.

Regardez-le maintenant, il est en train de prendre une photo de son café (un expresso à 1,50€, le seul investissement de sa journée) avec une légende : « Lunch business avec les associés. On prépare du lourd pour 2024. Mindset Success CEO Empire ». Les "associés", c'est juste sa solitude et un pigeon qui espère ramasser une miette de croissant.

C'est magnifique. C'est du pur concentré de vide, emballé dans du papier cadeau bon marché. C'est l'art de n'être rien tout en prétendant être tout, avec une assurance que même un prix Nobel n'oserait pas arborer. Et si par malheur vous riez, il vous regardera avec un mépris souverain, persuadé que vous êtes juste une personne limitée qui n'a pas « la fréquence vibratoire du succès ».

Parce qu'au final, pour l'huître qui se prend pour un requin, la réalité n'est qu'une suggestion. Et si le chargeur qu'il vient de vous vendre à 20 balles rend votre téléphone définitivement inutilisable, il vous expliquera avec un aplomb désarmant que c'est votre batterie qui n'était pas assez « haut de gamme » pour sa technologie révolutionnaire.

C'est le propre du charo : il ne s'excuse jamais, il « pivote ». Il n'arnaque pas, il « optimise la monétisation ». Et tant qu'il y aura des gens pour croire qu'on peut devenir millionnaire en revendant de la camelote chinoise avec un accent de banlieue chic, notre CEO du néant continuera de briller... enfin, autant qu'un bijou en toc sous les néons d'un kebab de nuit. Carré. Ça bouge pas. Mais ça ne charge pas non plus.

Chapitre 9

La Photo de Profil 'Mains sur le volant' : Le prestige du leasing

C'est un angle de vue qui défie les lois de la physique, de la sécurité routière et, accessoirement, de la dignité humaine. Si vous traînez sur les réseaux sociaux — ce grand zoo numérique où l'on expose ses névroses comme des trophées — vous l'avez forcément croisée. Elle est là, en photo de profil ou en "story" permanente : la main gauche négligemment posée sur un volant gainé de cuir, l'index pointant avec une précision chirurgicale vers l'étoile Mercedes, les quatre anneaux d'Audi ou, pour les plus audacieux qui ont sacrifié leur PEL et celui de leur grand-mère, le cheval cabré de Maranello.

Mesdames et messieurs, bienvenue dans l'habitacle du "Gamos". Ici, l'air sent le sapin désodorisant "Black Ice" et le désespoir refoulé.

Pour notre sujet d'étude, le charo au QI de bulot cuit, le volant n'est pas un organe de direction servant à orienter un véhicule sur la chaussée. Non. C'est un autel. Un socle sacré. Le volant est l'extension physique d'un ego qui, faute de pouvoir briller par la conversation ou l'intellect, a décidé de se transformer en catalogue d'options d'une concession de Stuttgart. La psychologie derrière ce cliché est fascinante de vide : « Je possède cet objet, donc je suis quelqu'un. Et si tu ne vois pas le logo sur la photo, est-ce que j'existe vraiment ? » C'est le cogito ergo sum de la banlieue chic : « Je loue une Allemande, donc je pèse. »

Observons la composition de l'image. Rien n'est laissé au hasard, c'est de l'art brut de décoffrage. Il y a d'abord le placement de la montre. Car une photo de volant sans une montre imposante, c'est comme un kebab sans sauce blanche : une hérésie. La montre

doit être suffisamment grosse pour provoquer une scoliose du poignet, de préférence une contrefaçon de Rolex "Submariner" achetée à un type qui s'appelle "Luxe_Watch_93" sur Snapchat. Le but est de créer une synergie visuelle : l'acier chromé du cadran doit flirter avec le plastique moussé du tableau de bord. C'est le "Combo du Succès".

Le message subliminal envoyé à la femelle (ou à tout investisseur potentiel en cryptomonnaies claquées au sol) est le suivant : « Regarde ma réussite. Je suis un homme pressé. Je conduis une voiture qui fait "vroum-vroum" très fort pendant que tu es dans le bus. Je suis le capitaine de mon destin, et mon destin a une boîte automatique à sept rapports. »

Pourtant, si l'on dézoome un tant soit peu, la tragédie grecque apparaît sous les filtres Instagram. Ce que la photo ne vous dit pas, c'est que le véhicule est souvent une Classe A 180d de 110 chevaux, un moteur Renault dont le seul prestige réside dans le fait qu'il peut atteindre les 130 km/h sur l'A1 sans exploser. Mais pour notre charo, c'est une "full option, pack AMG". Une expression qui, dans sa bouche, signifie simplement que les tapis de sol ont des surpiqûres rouges et qu'il y a des LED bleues sous les sièges qui donnent à l'habitacle l'ambiance d'un aquarium pour poissons dépressifs.

Parlons du modèle économique de cette arrogance, car c'est là que le QI d'huître révèle toute sa splendeur perlière : le Leasing. Ou, pour les intimes, la LOA (Location avec Option d'Achat). Notre PDG du néant consacre 75 % de son salaire de "vendeur conseil" (comprenez : il plie des t-shirts chez Zara) à payer les mensualités d'un véhicule qu'il n'aura jamais les moyens de racheter. Il vit chez sa mère, dort dans un lit une place entre un poster de Tony Montana et un maillot de l'Algérie, mais dehors, sur le parking du McDo, il est le Roi de Prusse.

Le charo en leasing est un équilibriste de l'arnaque. Il doit gérer son forfait kilométrique comme un diabétique gère son insuline. « Désolé bébé, je ne peux pas

t'emmener au resto à 50 bornes, j'ai déjà fait 200 kilomètres ce mois-ci, si je dépasse, mon banquier me casse les genoux. » La voiture est un temple qu'on ne déplace que pour les grandes occasions : faire trois fois le tour de la place du village le samedi soir ou aller chercher un "O'Tacos" à 800 mètres. Le reste du temps, il contemple son volant à l'arrêt, en prenant 400 photos sous différents angles pour alimenter ses réseaux pendant les périodes de vaches maigres où il est à pied parce qu'il n'a plus de thunes pour le sans-plomb 98.

Et que dire de la variante "Dubai" ? Celle où le charo, en vacances (payées en quatre fois sans frais), loue une Lamborghini Huracan pour une heure. C'est l'heure la plus intense de sa vie. Il ne regarde pas la route, il s'en cogne de la puissance du V10. Non, il passe 55 minutes à se filmer en train de hurler « C'est réel la famille ! On lâche rien ! La détermination ! » tout en essayant de ne pas caler devant un centre commercial. Il poste ensuite la photo du volant avec une citation de motivation piquée à un compte de "Business Mindset" : « Le lion ne se retourne pas quand le chien aboie. » On a envie de lui répondre : « Certes, mais le lion ne loue pas sa crinière à la journée pour épater des touristes allemandes, Kevin. »

Le plus drôle reste le moment où la réalité, cette sottise, vient frapper à la portière. Un voyant orange s'allume sur le tableau de bord ? Pas de panique. Notre génie ne va pas l'emmener au garage (trop cher, pas assez "cash flow"). Il va simplement cacher le voyant avec son pouce sur la prochaine photo. Problème réglé. Le déni est le carburant principal de son moteur.

Pourquoi cette obsession pour le volant ? Parce que c'est le seul endroit où il a l'impression de maîtriser quelque chose. Dans sa vie réelle, il est le jouet des algorithmes, des patrons qui l'exploitent et de sa propre vacuité. Mais derrière ce volant, il est le pilote. Il est le "Master of the Game". C'est son cockpit de survie face à une médiocrité qu'il refuse d'assumer.

Il y a une dimension érotique, presque fétichiste, dans ce rapport à l'objet. Il caresse le

cuir comme s'il s'agissait de la peau d'une amante qu'il n'aura jamais (ou alors, une amante qui, comme lui, ne s'intéresse qu'à la marque du sac à main posé sur le siège passager). C'est un monde de textures et d'apparences. Si vous lui demandez ce qu'il y a sous le capot, il vous répondra "beaucoup de chevaux, frère", incapable de faire la différence entre un turbo et une machine à café. Ce qui compte, c'est que le logo soit propre. Le logo est le totem qui éloigne les mauvais esprits de la pauvreté.

Et si par malheur, vous osez émettre une critique, ou pire, un petit rire devant ce spectacle de foire, la sentence tombe : « Tu critiques parce que tu es un haineux. » Le "hater", c'est le grand croque-mitaine du charo. Le hater est celui qui rappelle que posséder une clé de Mercedes quand on n'a pas de quoi s'acheter un slip propre est une erreur de stratégie existentielle. Le charo ne discute pas avec les gueux qui roulent en Twingo ou, horreur absolue, en transports en commun. Pour lui, la valeur d'un homme se mesure au diamètre de ses jantes.

Mais au fond, c'est presque touchant. Ce besoin de validation est si immense qu'il en devient poétique. Le volant est son bouclier. Derrière son étoile d'argent, il se sent protégé des intempéries de la vie réelle. Il ne réalise pas que, pour le reste du monde, il ressemble juste à un type qui a garé son cerveau sur le bas-côté pour laisser passer sa vanité en convoi exceptionnel.

Alors, la prochaine fois que vous verrez cette photo — cette main, ce cuir, ce logo — n'ayez pas de colère. N'ayez pas d'envie. Ayez une petite pensée pour ce pauvre volant qui, chaque jour, doit supporter le poids d'un ego en surpoids et d'un compte en banque en anorexie sévère. Parce qu'au final, quand le contrat de leasing arrivera à son terme et que la voiture retournera à la concession, il ne restera à notre sujet qu'une seule chose : la photo. Une image fixe d'un moment où il a cru, l'espace d'un plein d'essence, qu'il était quelqu'un.

Carré. Ça bouge pas. Mais ça finit toujours à pied sous la pluie.

Chapitre 10

Le Concept du '06' : Pourquoi ce chiffre est devenu mythologique

Si l'humanité a connu l'Âge de Pierre, l'Âge du Bronze et l'Âge du Fer, notre spécimen, lui, stagne éternellement dans l'Âge du « 06 ». Pour le charo au QI d'huître, le numéro de téléphone n'est pas une suite de chiffres permettant de joindre un correspondant via un réseau de télécommunications complexe. Non. C'est une relique sacrée. C'est l'Excalibur des temps modernes, sauf qu'au lieu de la retirer d'un rocher, il essaie de l'extirper de la mémoire d'une inconnue qui attendait juste son bus sans demander de comptes à la vie.

Observez-le dans son habitat naturel — généralement à moins de dix mètres d'un miroir ou d'une vitrine de magasin où il peut vérifier si son dégradé à blanc n'a pas bougé d'un millimètre. Pour lui, la conversation n'est pas un échange d'idées. Ce n'est pas un partage de points de vue, de passions ou de projets de vie. La conversation, c'est une perte de temps. C'est le générique de début qu'on essaie de passer en spammant la touche « Skip » pour arriver directement au boss final : la saisie des dix chiffres salvateurs.

Dans son cerveau, dont l'activité électrique rappelle étrangement celle d'un vieux grille-pain débranché, il existe un algorithme binaire extrêmement simple.

Option A : J'ai le 06 = Je suis le roi du monde, mon charisme est stratosphérique, je vais probablement me reproduire d'ici mardi.

Option B : Je n'ai pas le 06 = Elle est moche de toute façon, elle se la raconte, elle préfère les mecs qui ne la respectent pas.

Il n'y a pas d'entre-deux. Pas de nuance. Pas de notion de « on a passé un bon moment à discuter mais ça n'ira pas plus loin ». Pour notre sujet, discuter sans repartir

avec un numéro, c'est comme aller à la banque pour regarder les billets sans pouvoir en glisser un dans sa poche : c'est un échec industriel.

Pourquoi le « 06 » est-il devenu une mythologie ? Parce que dans l'esprit du charo, posséder ces chiffres équivaut à un titre de propriété. Il ne réalise pas qu'obtenir un numéro de téléphone, c'est le niveau zéro de la réussite sociale. C'est l'équivalent de recevoir une brochure publicitaire dans sa boîte aux lettres : ça ne veut pas dire que tu vas acheter la cuisine équipée, ça veut juste dire que le facteur a trouvé la fente.

Mais pour lui, c'est le Graal. C'est la preuve matérielle de sa puissance de feu. Regardez-le, une fois le numéro obtenu. Il ne va pas appeler. Il ne va pas envoyer un message spirituel. Il va juste verrouiller son téléphone avec un petit sourire de vainqueur, celui de l'homme qui vient de gagner une médaille en chocolat à la kermesse du village. Il va rejoindre ses congénères — la meute — et annoncer avec la solennité d'un général de l'Empire : « J'ai pris le 06 ».

Notez le verbe : *prendre*. On ne reçoit pas un numéro, on le *prend*. Comme une bastille. Comme un territoire. Comme une commande de nuggets au drive. Il y a cette idée de prédation grotesque où la validation ne vient pas de la qualité de la rencontre, mais du volume de données stockées dans le répertoire. Son téléphone est un cimetière numérique. Une liste de noms (souvent orthographiés avec la précision d'un enfant de quatre ans sous caféine : « Melissa Tramway », « Ines Boite », « Meuf Robe Rouge 2 ») qui ne répondront jamais, ou qui lui enverront un point d'interrogation glacial quand il tentera son légendaire « Cc sava ? » à 23h42.

Le plus fascinant reste la stratégie d'approche. Le charo au QI d'huître utilise la technique dite de « l'épuisement des stocks ». Il ne cherche pas la connexion, il cherche la statistique. Si tu demandes leur numéro à 100 femmes dans la journée, par un pur hasard statistique, une erreur judiciaire ou un moment d'égarement total, l'une d'entre elles finira par te le donner, ne serait-ce que pour que tu arrêtes de postillonner dans son périmètre de sécurité. C'est la méthode du chalutier : on ratisse le fond, on

ramasse tout, les algues, les vieux pneus, les poissons-globes, et on trie plus tard (généralement jamais).

Entrez dans sa psyché un instant — je sais, c'est spacieux, on y entend l'écho et il n'y a pas beaucoup de meubles. Pour lui, la conversation est une épreuve d'endurance. Chaque phrase prononcée par la femme en face de lui est un obstacle entre lui et son objectif. Elle parle de ses études d'astrophysique ? Il hoche la tête avec l'intensité d'un chien à l'arrière d'une plage arrière, attendant la fin de la phrase pour placer son « Sinon t'as Snap ou un 06 ? ». Elle lui explique qu'elle vient de perdre son chat et qu'elle est en plein deuil ? « Ah ouais chaud... sinon t'es sur quel réseau là ? ».

C'est une déconnexion totale de la réalité. Pour le charo, le « 06 » est une monnaie d'échange. C'est le Bitcoin du pauvre type. Il les collectionne pour se rassurer sur sa propre existence. Plus il a de numéros dans son téléphone, moins il se sent seul face à l'abysse de sa propre vacuité. Il se crée une illusion de popularité, un harem numérique composé de fantômes qui l'ont déjà bloqué avant même qu'il ne rentre chez lui.

Et parlons de ce moment sacré : la saisie. Observez ses doigts boudinés taper sur l'écran. Il y a une tension dramatique. Il a peur que la proie s'échappe. Il vérifie les chiffres un par un, comme s'il tapait les codes de lancement d'une ogive nucléaire. « 0... 6... 12... c'est bien ça ? ». Il appelle pour vérifier que ça sonne. Le test ultime. Si ça sonne dans le sac de la dame, son cœur fait un bond. Il a "activé" la ligne. Il est désormais connecté au réseau. Il fait partie du système. Il est — dans sa tête — à un SMS d'une romance digne d'un film de série B sur NRJ12.

Puis, il repart. Il ne reste pas pour discuter davantage. Pourquoi faire ? Il a le trophée. Continuer à parler, ce serait comme continuer à courir après avoir franchi la ligne d'arrivée : c'est fatigant et ça ne sert à rien. Il s'en va, le torse bombé, le téléphone serré contre lui comme un talisman. Il n'a rien appris sur elle. Il ne sait pas si elle aime le jazz, si elle déteste les endives ou si elle a un master en droit international. Il

sait juste qu'il a dix chiffres. Dix chiffres qui, dans 99% des cas, mèneront à un silence radio assourdissant ou à une réponse automatique du type « Désolée c'est qui ? ».

Mais qu'importe. Pour notre héros au cerveau en mode économie d'énergie, la victoire est ailleurs. La mythologie du 06 repose sur l'espoir éternel du médiocre : croire que la quantité remplace la qualité. Il préfère avoir cent numéros de femmes qui le méprisent qu'une seule conversation avec une femme qui l'estime. Parce que l'estime, ça demande des efforts. Ça demande d'avoir des choses à dire. Ça demande un processeur interne capable de gérer plus de deux variables à la fois.

Le 06, c'est le raccourci vers une virilité de façade. C'est le trophée de chasse du pauvre. C'est l'assurance vie d'un ego qui menace de s'effondrer à la moindre seconde de solitude. Et pendant qu'il s'éloigne, persuadé d'avoir accompli un exploit herculéen, il ne voit pas le regard de la jeune femme qui, déjà, est en train d'enregistrer son contact sous le nom de « Relou n°42 » avec l'option « Envoyer directement vers la messagerie ».

Le charo ne comprendra jamais que le numéro n'est que la porte. Et que s'il n'y a rien derrière la porte quand on l'ouvre — à part un vide intersidéral et une odeur de parfum bon marché — personne n'aura envie d'entrer. Mais ne lui dites pas. Laissez-le dans sa mythologie. Laissez-le compter ses chiffres comme un avare compte ses pièces d'or dans une maison qui brûle.

Après tout, c'est ça, le concept du 06 : c'est l'art de collectionner des clés sans jamais réaliser qu'on n'a pas de serrure. C'est beau, c'est pur, c'est d'une bêtise tellement cristalline qu'on pourrait presque voir à travers. Carré. Ça bouge pas. Mais ça finit toujours par texter dans le vide, seul face à un écran qui ne s'allume plus.

Chapitre 11

Le Date au 'Grec' : Romantisme à la sauce samourai

Écoutez bien, parce que là, on touche au sommet de la pyramide de Maslow version caniveau. On entre dans la zone rouge du génie tactique, l'endroit où le romantisme vient s'échouer comme une baleine dépressive sur une plage de goudron.

Le charo moyen, celui dont le cerveau est une éponge à bière tiède et dont l'ambition culinaire s'arrête au stade de la décongélation, a une théorie. Une théorie qu'il croit révolutionnaire, une sorte de filtre darwinien pour séparer le bon grain de l'ivraie : le « Test du Grec ». Dans son esprit embrumé par les vapeurs de graillon, si une meuf accepte de manger un kebab avec lui au premier rendez-vous, c'est qu'elle est « vraie ». C'est qu'elle n'est pas « matérialiste ». C'est qu'elle est prête à l'aimer pour ce qu'il est : un type capable de dépenser 8,50 € (boisson comprise) pour sceller un destin amoureux sous les néons blafards d'une échoppe qui n'a pas vu un inspecteur d'hygiène depuis la chute du mur de Berlin.

Imaginez la scène. Il a donné rendez-vous à 20h devant la gare. Il arrive avec ses Air Max sales et cette assurance de conquérant romain qui vient de découvrir le feu. La fille, elle, a fait un effort. Elle a mis du parfum, elle a peut-être même hésité sur sa tenue. Elle s'attend à un verre en terrasse, une petite planche de charcuterie, un truc avec un minimum de standing, quoi. Et là, notre champion l'accueille avec un « Ça va ma gueule ? J'connais un banger juste à côté, on va se mettre bien. »

Le « banger » en question s'appelle « L'As du Snack » ou « Chez Momo ». La vitrine est constellée de traces de doigts graisseuses et l'éclairage au plafond possède cette nuance particulière de blanc chirurgical qui donne à n'importe quel visage l'aspect d'un cadavre en cours de décomposition. C'est l'endroit idéal pour une autopsie,

moins pour une idylle.

Ils entrent. L'odeur vous saisit à la gorge comme un catcheur mexicain : un mélange d'huile de friture rance, de viande grillée dont l'origine animale reste un sujet de débat académique, et de produit de nettoyage à la lavande synthétique qui essaie désespérément de masquer le reste.

— « Qu'est-ce que tu prends ? C'est ma tournée, fais-toi plaisir, prends le menu XL si t'as la dalle ! » lance-t-il avec la générosité d'un prince saoudien en exil.

C'est là que le charo déploie sa botte secrète : le choix de la sauce. Le charo ne choisit pas la « Blanche » (trop douce, trop neutre) ni la « Mayo » (trop enfantin). Non, le charo au QI d'huître est un homme, un vrai, un samouraï des temps modernes. Il prend la sauce Samouraï. C'est piquant, ça arrache, ça prouve qu'il a du caractère. C'est la sauce de ceux qui n'ont peur de rien, surtout pas de la brûlure d'estomac qui les attend à 3 heures du matin.

Et le coup de grâce, l'estocade finale, le geste qui, dans sa tête, prouve qu'il est un protecteur, un homme qui prend soin des détails : le supplément oignons-frites.

— « Chef, mets-lui la dose d'oignons ! Faut que ça ait du goût ! Et blinde de frites, elle a l'air d'avoir besoin de forces. »

La jeune femme, elle, est entrée dans une phase de dissociation astrale. Elle regarde la broche de viande tourner lentement, cette tour de Babel de protéines indéterminées qui dégouline de sueur lipidique. Elle se demande à quel moment sa vie a basculé pour qu'elle se retrouve là, entre un distributeur de serviettes en papier qui ne distribue rien et un écran de télé qui diffuse les infos régionales en muet.

Ils s'installent sur les tabourets en plastique qui collent un peu. C'est l'heure du dialogue. Le charo, la bouche déjà pleine d'un mélange de pain libanais et de sauce

orange qui commence à maculer le coin de ses lèvres, entreprend de la séduire.

— « Franchement, t'as bien fait de venir ici. Les restos à 40 balles, c'est pour les michtos. Ici, on est dans le vrai, tu vois ? C'est le terroir urbain. »

L'utilisation du terme « terroir urbain » est sa plus grande prouesse intellectuelle de la semaine. Il est fier. Il enchaîne en lui expliquant que le Chef (qu'il appelle « Chef » avec une familiarité qui suggère qu'ils ont fait la guerre ensemble alors qu'ils se connaissent depuis trois minutes) fait les meilleures frites du département. Des frites qui, entre nous, ont la texture et la saveur de doigts de pieds de nains de jardin frits dans de l'huile de moteur.

Pendant qu'il parle, des morceaux d'oignon cru font des tentatives d'évasion de sa bouche. C'est là que le romantisme sauce samouraï atteint son paroxysme. L'oignon, c'est l'arme absolue contre toute tentative de rapprochement physique ultérieure. C'est une barrière chimique, un bouclier de protection contre la moindre velléité de baiser. En proposant le supplément oignons à sa promise, le charo sabote consciencieusement son propre avenir sexuel tout en étant persuadé de marquer des points de « coolitude ».

— « Alors, c'est pas une tuerie ? » demande-t-il, l'œil brillant d'une lueur bovine.

Elle répond par un sourire crispé, celui qu'on réserve aux terroristes ou aux gens qui vous annoncent qu'ils ont écrasé votre chat. Elle ne mange pas. Elle regarde son sandwich comme s'il s'agissait d'un engin explosif improvisé. Mais lui, il ne voit rien. Son QI d'huître est en mode économie d'énergie. Il interprète son silence comme de l'admiration. Il se dit : « Elle est intimidée par ma maîtrise de la street-food. »

Le repas se termine en un temps record (environ huit minutes, le temps que la graisse commence à se figer dans les artères). Il s'essuie les mains sur son jean, fait un petit rot discret (ou pas) qu'il ponctue d'un « Pardon, c'est le gaz de la canette », et se lève,

prêt à passer à la suite. Pour lui, le contrat est rempli. Il l'a nourrie. Il l'a divertie. Il a montré qu'il était un homme du peuple, un type simple qui ne s'embarrasse pas de chichis comme des assiettes, des couverts ou de l'hygiène de base.

Lorsqu'ils sortent, l'air frais de la nuit les frappe. C'est là que le drame se noue. Elle invoque une urgence soudaine, une amie qui vient de se faire larguer, une grand-mère qui a pris feu, n'importe quoi pour fuir cette zone de désastre olfactif.

— « On se rappelle ? » lance-t-il alors qu'elle s'éloigne déjà à une vitesse qui frise le record olympique.

Il reste là, sur le trottoir, dégageant une fragrance complexe de Samouraï et d'oignons rouges, persuadé d'avoir géré l'affaire comme un chef étoilé. Dans sa tête, il se fait déjà le film : elle va repenser à ce moment authentique, à cette simplicité, et elle va forcément craquer.

Il ne réalise pas qu'à cet instant précis, elle est en train de désinfecter son téléphone parce qu'il a effleuré l'écran avec un doigt gras. Il ne comprend pas que le « supplément oignons » a été l'arrêt de mort définitif de toute forme de désir. Pour elle, il n'est plus un homme, il est une nuisance environnementale.

Mais c'est là toute la beauté de la chose. Le charo au QI d'huître est protégé par son ignorance comme par une armure de plaques de plomb. Il rentre chez lui, lance sa console, et se dit :

— « Trop de flow, cette soirée. Prochaine fois, je l'emmène au tacos, pour voir si elle a du répondant. »

Carré. Ça bouge pas. C'est ça, le romantisme samouraï : c'est l'art de mourir socialement avec une tache de harissa sur le t-shirt et la conviction profonde d'être le dernier des gentlemen. C'est une forme d'art brut, une poésie de la friture qui ne

trouve son écho que dans le vide sidéral de sa propre boîte crânienne. Et pendant que le monde continue de tourner, lui, il attend un SMS qui ne viendra jamais, les doigts encore un peu collants, l'âme en paix, et l'haleine capable de faire faner un bouquet de fleurs en plastique à dix mètres de distance.

Chapitre 12

Conclusion : Pourquoi l'huître est plus évoluée

Mesdames et messieurs les jurés, chers rescapés de Tinder, et vous, les amoureuses de l'amour qui avez fini par adopter trois chats pour ne plus avoir à expliquer à un bipède décérébré que non, « On va chez moi ? » n'est pas une proposition de premier date acceptable. Regardons la vérité en face, même si elle a l'haleine d'un kebab sauce algérienne et le regard aussi vif qu'une ampoule grillée dans une cave humide.

Pendant des décennies, nous avons utilisé l'expression « avoir un QI d'huître » comme l'insulte suprême. On l'a balancée à la figure des stagiaires qui ne savent pas faire de café, des politiciens en fin de course et, surtout, de ce spécimen fascinant que nous étudions aujourd'hui : le charo. Mais en arrivant au terme de cette autopsie sociale, une évidence scientifique, presque mystique, s'impose à nous. Une vérité qui devrait nous faire baisser la tête de honte devant chaque étal de poissonnier : c'est une insulte gratuite, infondée et profondément injuste... pour l'huître.

Car en comparant le charo à l'huître, nous avons commis une erreur taxonomique majeure. Nous avons insulté un membre éminent de la famille des mollusques bivalves, un être de raffinement, de silence et d'utilité publique, en le mettant dans le même panier qu'un individu dont le plus grand accomplissement intellectuel est de réussir à déverrouiller son téléphone avec le pouce gras sans faire de faute de frappe à « Té tro bel ».

Analysons froidement la situation. L'huître, mes amis, est le sommet de l'évolution.

D'abord, parlons de la vie sociale. L'huître a tout compris. Elle est immobile. Elle ne vous envoie pas de SMS à 3 heures du matin pour savoir si « tu dors ? ». Elle ne tente

pas de vous impressionner en faisant des roues arrière avec un scooter de location. Elle ne vous explique pas la crypto-monnaie alors qu'elle vit encore dans la chambre d'amis de sa tante. L'huître reste dans son coin, accrochée à son rocher, avec une dignité que le charo ne connaîtra jamais, lui qui passe ses journées à errer dans les centres commerciaux comme un zombie en quête d'un 06 et d'une validation qu'il ne mérite pas. L'huître a un domicile fixe, une propriété immobilière calcaire dont elle est la seule maîtresse. Le charo, lui, est un nomade de la lose, un passager clandestin de l'existence qui squatte les cœurs et les canapés avant de se faire expulser pour comportement indécent.

Sur le plan de l'intelligence sensorielle, le combat est tout aussi inégal. Une huître, lorsqu'on lui verse une goutte de citron sur le manteau, se rétracte. Elle réagit. Elle a une conscience, même embryonnaire, de la douleur et de l'agression. Elle possède un instinct de survie. Le charo, lui, est soumis au test du citron social quotidiennement — le râteau, l'indifférence, le blocage pur et simple — et que fait-il ? Il ne se rétracte jamais. Il n'apprend rien. On lui balance un litre de vinaigre de mépris au visage et il revient à la charge avec un : « Allez vazy fait pas la meuf ». C'est ici que l'huître gagne par KO : elle sait quand elle n'est pas la bienvenue. Elle se ferme. Le charo, lui, est une huître défectueuse qui aurait perdu sa coquille et qui essaierait de forcer l'entrée d'un restaurant gastronomique en tongs.

Mais passons à l'argument ultime, celui qui justifie ce titre, celui qui clôt le débat une bonne fois pour toutes : la valeur d'usage.

Soyons pragmatiques. Une douzaine d'huîtres, c'est une fête. C'est le réveillon, c'est le luxe, c'est l'iode, c'est la promesse d'un moment de partage raffiné avec un petit verre de Muscadet bien frais. L'huître apporte de la joie. L'huître a une fonction. Elle filtre l'eau, elle purifie son environnement. Elle transforme les impuretés de l'océan en quelque chose de comestible.

Le charo, à l'inverse, est un polluant. Il ne filtre rien, il sature l'espace sonore et

numérique de ses ondes toxiques. Et surtout — et c'est là que le drame atteint son paroxysme — on ne peut rien faire d'un charo. Rien.

Imaginez la scène. Vous rentrez d'une soirée catastrophique, celle décrite plus haut, où votre prétendant vous a expliqué que le « ment-oignons » était le summum de la séduction. Vous avez faim. Vous regardez le charo qui trône sur votre canapé, l'œil vide, en train de scroller sur TikTok. Vous vous posez la question : est-ce que cet être a une utilité culinaire ?

La réponse est un non catégorique, hurlé par toutes les instances de sécurité sanitaire mondiale. On ne peut pas manger un charo. Même avec beaucoup de citron. Même avec une sauce échalote de l'espace. Même en le faisant gratiner au four avec de la chapelure et du parmesan, le résultat resterait indigeste, imprégné d'un arrière-goût de Axe Apollo et de désespoir social. Le charo n'est même pas une entrée froide. Il est le cheveu dans la soupe de la vie. Il est la mouche qui stagne au-dessus du buffet et que personne n'arrive à attraper.

L'huître, elle, peut produire une perle. Parfois, à force de patience et de frottements internes, elle transforme un grain de sable irritant en un joyau de nacre. C'est de l'alchimie pure. Le charo, lui, prend de l'or — votre attention, votre temps, votre énergie — et il le transforme systématiquement en grain de sable. Il est l'anti-alchimiste. Il est celui qui parvient à transformer un rendez-vous galant en une déposition de gendarmerie.

Au final, si l'on regarde l'échelle de l'évolution, le constat est cruel. L'huître a atteint son apogée il y a des millions d'années : elle est parfaite dans son rôle de caillou baveux mais délicieux. Elle est en harmonie avec le cosmos. Elle ne déçoit jamais, car on sait exactement à quoi s'en tenir avec elle. On sait qu'elle est là pour être ouverte, dégustée, et oubliée sur un plateau de glace pilée.

Le charo, lui, est une erreur de casting de la sélection naturelle. Il est le maillon

manquant entre l'homme préhistorique et le bot de spam publicitaire. Il a l'arrogance de l'Homo Sapiens sans en avoir le processeur central. Il marche debout, ce qui est déjà une insulte à la gravité, mais son esprit rampe encore dans les abysses de la futilité.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez un de ces spécimens au QI de bivalve, ne soyez pas fâchées. Soyez prises d'une profonde pitié. Regardez-le avec la distance de l'entomologiste observant une mite s'écraser contre une ampoule pour la cinquantième fois de la minute. Dites-vous qu'à cet instant précis, quelque part au large de Marennes-Oléron, il y a une créature sans cerveau, sans yeux et sans jambes qui mène une existence infiniment plus productive, plus noble et plus savoureuse que lui.

Le verdict est sans appel : l'huître est plus évoluée car elle possède la pudeur de se taire, la sagesse de ne pas bouger, et le bon goût d'être excellente avec un verre de blanc. Le charo, lui, ne sert même pas d'amuse-bouche. Il n'est que le bruit de fond d'une époque qui a oublié que, pour être un homme, il ne suffit pas d'avoir une connexion 5G et un stock illimité de phrases de drague périmées, il faut au moins avoir la dignité d'un mollusque.

Et si jamais, par un malheur immense, vous vous retrouvez encore face à l'un d'eux, rappelez-vous cette règle d'or : on n'ouvre pas une huître avec un marteau-piqueur, on la jette si elle sent mauvais. Pour le charo, c'est pareil. Sauf qu'on ne le garde pas au frigo. On le laisse sur le trottoir, là où la sélection naturelle finira bien, un jour, par l'échanger contre quelque chose de vraiment utile. Une méduse, par exemple. C'est tout aussi mou, ça n'a pas plus de conversation, mais au moins, ça brille dans le noir et ça ne vous demande pas de lui payer son grec.

Rideau. La séance de dégustation est terminée. Veuillez évacuer les coquilles vides par la sortie de secours. Le buffet de la vie est trop court pour le passer à essayer de trouver de la nacre dans un cerveau qui n'est rempli que de sauce samouraï.

FIN

Merci d'avoir lu "Guide du charo au QI d'huître"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)